

# Le prince des marchands d'art

Leo Castelli, probablement le plus influent marchand d'art des trente dernières années, a toujours eu le culte des héros. Pour lui, les grands peintres et les grands écrivains sont de la même race que les grands hommes d'Etat. Depuis qu'il a ouvert une galerie d'art à New York, en 1957, M. Castelli s'est fait le promoteur d'artistes en

contemporain qui a atteint, de son vivant, les plus hauts sommets aux enchères, soit \$1,750,000, pour un de ses «drapeaux». Quant à Jackson Pollock, le premier grand peintre américain, mort trop jeune pour jouir des fruits de la gloire, sa cote peut atteindre les trois millions de dollars.

Leo Castelli fait partie de ces marchands d'art de New York qui, avec l'aide de critiques influents et des musées américains, ont fini par briser la résistance des Européens à l'égard de l'art américain et par imposer les Américains sur la scène artistique internationale. C'est d'ailleurs un de ses poulains, Bob Rauschenberg, qui fut le premier Américain à remporter le grand prix de la Biennale de Venise, en 1964.

## Pas assis sur des lauriers

Mais contrairement à bien des marchands, Castelli ne s'est pas assis sur les lauriers du passé, fut-il récent. Il a toujours regardé en avant, quitte à s'associer avec de plus jeunes galeries quand il estime que leurs «découvertes» valent la peine d'être soutenues. C'est ainsi qu'il a accueilli chez lui de bons représentants du minimalisme et de l'art conceptuel (par exemple, Donald Judd, Flavin, Morris, Richard Serra, Keith Sonnier, Joseph Kosuth). Des artistes, dit-il, qui n'ont pas remporté un succès populaire et financier aussi grand que ceux du pop art auxquels sa galerie est définitivement associée, mais qui, selon lui, occupent une place importante dans l'histoire contemporaine.

Depuis la fin des années soixante-dix, Castelli s'est ouvert à la nouvelle figuration. Toujours en collaboration avec d'autres galeries, il a reçu chez lui Julian Schnabel, David Salle, Chia, entre autres, et finalement, Garouste et Jean-Charles Blais, les deux Français dont on peut voir les œuvres, jusqu'au 18 mai, au Musée d'art contemporain de Montréal.



Leo Castelli

photo Armand Trotter, LA PRESSE

C'est dans ce contexte, à l'occasion du vernissage de dimanche dernier au MAC que j'ai rencontré Leo Castelli. Petit et mince, le nez aristocratiquement italien et les yeux pétillants, d'un grand calme et d'une gentillesse exquise, M. Castelli ne fait pas ses 79 ans. Le français est une des quatre ou cinq langues qu'il parle. Sortant d'un déjeuner très officiel avec le consul de France, les artistes en vedette et des conservateurs du Musée, déjeuner organisé par Marcel Brisebois, Leo Castelli n'a fait qu'une brève visite de nos lieux, appréciant les grands espaces qui avaient été mis à la disposition de ses poulains. Il y avait foule en ce dimanche après-midi et c'est dans la voiture qui le ra-

menait à Dorval que M. Castelli m'a accordé une entrevue.

## La résistance des Français

C'est un fait, dit-il, les Européens font actuellement une percée à New York, après être disparus de la scène ces trente dernières années. L'Europe a mis du temps, selon lui, à se relever des conséquences de la Deuxième Guerre alors que les Américains vivaient chez eux une période exaltante. Oui, l'art européen est aujourd'hui franchement meilleur qu'avant. Il ne croit pas cependant que les artistes français actuels paient encore pour la résistance que leurs aînés ont manifestée à l'égard de l'art américain bien qu'il ait remarqué parfois une certaine hostilité chez les New-Yorkais.

Mais, ajoute-t-il, les Français ont résisté plus que les autres à l'art venant des autres pays. Et c'est à New York plus qu'à Paris, grâce au Museum of Modern Art, qu'on a pu avoir la lecture la plus claire et la plus intelligente de l'art moderne. «Vous savez, des gens comme Mondrian, Klee, Kandinsky, ou encore les surréalistes, ont été beaucoup plus appréciés à New York qu'en France où on manquait peut-être de recul. C'est au MOMA que j'ai tout appris.» New York est encore aujourd'hui, il n'y a pas de doute, dit-il, le principal centre de l'art actuel. C'est là que l'on trouve les plus importants collectionneurs.

## Une douzaine de vrais collectionneurs

Les vrais collectionneurs, ceux qui consacrent des fortunes à monter des collections, Castelli en compte une douzaine à New York et une autre douzaine dans le reste des États-Unis. (On parle toujours ici de collectionneurs d'art contemporain). Mais le collectionneur le plus important, aujourd'hui, est un Britannique d'origine libanaise, M. Saatchi, qui a ouvert son propre musée à Londres et dont la collection est de loin beaucoup plus importante que celle du MOMA. La principale caractéristique de ces grands collectionneurs est de se concentrer sur un nombre réduit d'artistes dont ils veulent toutes les œuvres importantes. Il y a parfois une compétition féroce entre collectionneurs qui privilégient les mêmes artistes.

La période que nous vivons actuellement, en art, ne l'excite pas outre mesure. Pour lui, les années soixante représentent une époque exceptionnelle, impossible à reproduire. Ce n'est pas aussi «original» maintenant.

Non, il n'a pas de baguette magique. Il estime que les artistes qui sont passés chez lui ont «réussi» dans une proportion de 50 p.cent. Certains ne sont jamais arrivés à s'imposer, d'autres ont abandonné la car-

rière. Pour tenir le coup, une galerie de New York a besoin de quatre à cinq vrais collectionneurs.

Que pense-t-il des pays où le gouvernement subventionne directement les arts, comme le Canada, la France ou les pays scandinaves? Est-ce que cela peut nuire aux artistes sur le marché international? Non, dit-il. M. Castelli connaît bien la France. (C'est à Paris qu'il avait ouvert sa première galerie avec sa première femme Ileana Sonnabend, une autre importante marchande d'art aujourd'hui. Mais on était en 1939. Les Castelli ont dû fuir l'Europe.) Il pense que le gouvernement Mitterrand a fait des merveilles pour les arts dans son pays, il ne sait pas cependant dans les autres domaines. Le marché, dit-il, est quelque chose de très souple, qui peut s'adapter à n'importe quoi. Il ne connaît pas le marché de l'art contemporain au Canada. Il pense cependant que c'est un marché plus local qu'international.

La galerie principale de Leo Castelli à New York (il en a deux autres) est située en dessous du 49<sup>e</sup> Parallele, la galerie d'art contemporain qui appartient au gouvernement canadien. Que pense M. Castelli de sa voisine? Beaucoup de bien, depuis deux ans, dit-il. Avant, c'était un peu trop officiel. Avec France Morin, dont il admire le dynamisme, la galerie fédérale commence à faire parler d'elle. Non, il ne voit pas de différences marquées entre l'art contemporain canadien et américain. Alors pourquoi avons-nous tant de mal à nous imposer? Là-dessus, je n'ai pas eu de réponse. Bilet en main, M. Castelli s'apprêtait à franchir les douanes à Dorval.

Il paraît que Marcel Brisebois, le directeur du MAC, a arraché à M. Castelli la promesse qu'il visiterait quelques ateliers d'artistes montréalais au cours de son prochain voyage. Je vois déjà nos artistes rêver au prince charmant, et en couleurs.



JOCELYNE  
LEPAGE

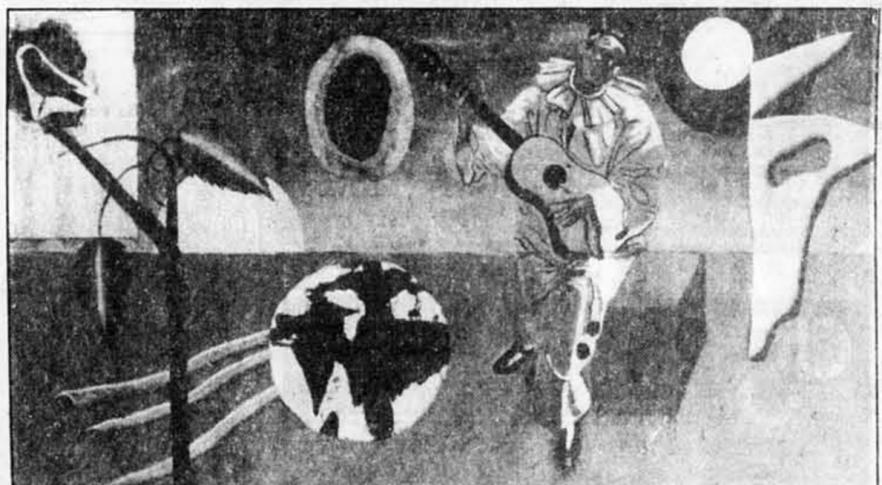
grande majorité américains qui ont marqué à un tel point l'histoire occidentale de l'art contemporain qu'on en est venu à considérer Castelli non seulement comme un fabricant de héros mais comme un héros lui-même.

La brève visite qu'il a faite dimanche dernier au Musée d'art contemporain n'est d'ailleurs pas passée inaperçue. Les gens, massés en haut de l'escalier, guettaient son arrivée, pour voir de quoi avait l'air le prince des marchands d'art. Personne n'a bousculé personne pour le toucher, mais un cercle respectueux s'est formé autour de lui. Castelli est quasiment un mythe. On le croit doté d'un pouvoir magique capable de transformer un peintre obscur en millionnaire, du jour au lendemain.

Sont passés chez lui des artistes comme Jasper Johns, Rauschenberg, Cy Twombly, Frank Stella, Lichtenstein, Andy Warhol, Rosenquist, Oldenburg, entre autres. Jaspers Johns représente le meilleur «coup» de la carrière de Castelli. Tant et si bien que le marchand, qui continue à représenter l'artiste, n'a plus les moyens, dit-il, d'acheter les Johns les plus récents, évalués en moyenne à \$600 000 l'unité. Mais tout est toujours vendu avant que l'exposition ne commence. Johns est le peintre



Denis Lebel, « Le corps a ses raisons que le pinceau ne connaît pas ».



David Elliot, « Simpleton » (for Neil Young).

photos Jean Goupil, LA PRESSE

# Un pot-pourri, d'une galerie à l'autre

Gérard Garouste (au Musée d'art contemporain) n'est pas le seul à s'adonner à la peinture de citation, ou à la peinture «cultivée». À Montréal, on parle même de citationnisme aigüe chez nos jeunes artistes passés par l'université. Quatre d'entre eux, qui viennent de finir leur scolarité de maîtrise à l'UQAM, ont quand même décidé de se présenter sous le signe de la citation, dans un ancien magasin de la rue Saint-Laurent, non loin du Lux et du Prévoist.

Quatre approches différentes de «l'art de citation», comme ils disent. Quatre manières de puiser son inspiration dans l'art d'avant les impressionnistes pour faire, croit-on, de l'art de l'après-avant-garde.

Anne Thibeault propose une installation dont la partie principale est constituée de seize cubes. Les quatre faces de chaque cube sont peintes. Les visiteurs sont invités à retourner les cubes pour tenter de reconstituer le puzzle (comme dans ces puzzles en bois pour enfants). Traitant du thème biblique de Suzanne et les vieillards, sujet qui a inspiré une foule de grands et petits artistes, Thibeault l'adapte à la réflexion féministe actuelle, en opposant des scènes partielles empruntées aux toiles du passé (Rembrandt, Le Guerchin) à des scènes d'aujourd'hui. Il y est donc question de voyeurisme, mais aussi de morcellement de la réalité. La disposition des cubes est pensée de manière à ne pas permettre la reconstitution attendue, mais une autre.

Guy Lapointe mélange quant à lui les citations. Un petit peu de Géricault-Radeau-de-la Méduse par-ci, un petit peu de Fragonard par là, etc. avec un élément (un pneu autour d'une chèvre, par exemple, (Rauschenberg) emprunté au monde contemporain. C'est le lyrisme et l'effet stylistique de la vieille peinture qui intéresse Lapointe, le jeu de piège de la représentation.

Jean Pelchat offre trois peintures à l'huile qui sont des copies presque conformes, mais en couleurs, de gravures en noir et blanc d'Alberti, cet architecte, peintre, sculpteur, musicien, écrivain italien du 15<sup>e</sup> siècle, qu'on compare parfois à Léonard de Vinci. C'était aussi un farouche partisan de l'antiquité classique. (Comme quoi le 20<sup>e</sup> siècle n'a pas inventé le rétro). En remplaçant par un pinceau la flèche que tient une muse, Pelchat veut donner un tout autre sens à ces gravures illustrant des principes de physique et en faire une réflexion très actuelle sur le phénomène de la peinture.

Denis Lebel opte lui aussi pour une installation-peinture jouant avec le deux et le trois dimensions. C'est la représentation du corps dans la peinture qui intéresse Lebel. À l'intérieur et à l'extérieur de colonnes de faux marbre dont la texture veinée rappelle celle de la peau, sont peints des torsos de Christ marqués de cicatrices ou un corps de femme splendide, empruntés à aussi à des tableaux célèbres. (Jusqu'au 26 avril, 5480 Saint-Laurent).



Jean Pelchat, « Suspension 1 », d'après Alberti.

Pensant poursuivre dans la veine citationniste avec David Elliot parce qu'il était question de natures mortes dans le communiqué de presse, je me suis retrouvée devant tout autre chose à la galerie Articule. Cette fois, les emprunts se font plutôt du côté de l'imagerie populaire, têtes de clowns à la MacDonald, animaux, oiseaux ou fruits dans le genre illustrations courantes, rappelant aussi ces images imprimées sur des collants qui se vendent en séries dans les tabagies, ou même la fameuse tache de Rorschach qui a souvent été utilisée dans les caricatures sur l'art moderne. Emprunts aussi à différents styles de peinture. Il s'agit de grandes toiles, dont deux immenses, brochées celles-là directement sur les murs, ou sont parsemées des éléments disparates, peints sur la toile ou sur de plus petites toiles découpées puis collées sur la grande, créant un monde bien difficile pour moi à déchiffrer. (Jusqu'au 20 avril, 4060 Saint-Laurent, pièce 106).

Le monde de Paul Grégoire, à la galerie Oboro, est au contraire tout simple. Son code est celui de la route, code trafiqué évidemment. Cette fois, des chevreaux, sculptures de broches et peau synthétique donnant des résultats très réalistes, ont remplacé les camions rutilants qu'on avait vus l'an dernier chez Yahouda Meir. Dans une installation toute simple, mais «punchée». Les chevreaux, l'un derrière l'autre, sortent d'un panneau de signalisation accroché au mur, lequel est transformé en

une forêt de mots d'arbre, et traversent leur route verte devant les spectateurs, piégés sur leur asphalte noire. La marche des chevreaux est accompagnée d'une musique de Pierre Dostie faite du «chant» distordu de cornes. On a le sentiment que les animaux prennent une revanche. (Jusqu'au 20 avril, 3981 Saint-Laurent).

Le cas de Guy Bailey, un artiste de Trois-Rivières, est une curieuse histoire. Voilà un peintre qui, après avoir abandonné l'école des Beaux-arts dans les années soixante, s'est mis à la peinture dite naïve. Mais lui ne l'est pas, naïf. Les scènes qu'il nous livre alors révèlent les dessous, pas roses du tout, de la société urbaine québécoise, la double usée du patrimoine. On y sent le malaise, l'oppression. Bailey connaît alors un certain succès. Mais ce qu'il nous montre aujourd'hui à la galerie Sam Lallouz n'a plus grand'chose à voir avec cette peinture. Comme si l'artiste avait ramassé les thèmes qui le préoccupent, dans un propos beaucoup plus serré, et allait à l'essentiel. C'est toujours l'oppression, exprimée cette fois de manière primitive, avec fougue et agressivité, comme chez ces fous que Dubuffet aimait tant, ou chez les graffittistes anonymes. Mais Bailey n'est pas plus fou que naïf. Il est sincère. Et curieusement, il rejoint la jeune peinture comme si le courant l'avait rattrapé. (Jusqu'au 19 avril, 1620 ouest, rue Sherbrooke).

DANSE

MARIE CHOUINARD, DANSEUSE

« C'est moi l'instrument, inévitablement »

Marie Chouinard s'offre comme si elle vous connaissait depuis toujours. Avec innocence et impudeur. Sur scène, au privé. Chaleur non feinte, spontanéité. Marie Chouinard avance ainsi dans le monde, généreuse, étonnée, consciencieuse et entière. Et dans le métier. Le métier qui est venu à elle plus qu'elle n'est allée à lui.

**ALINE GÉLINAS**  
collaboration spéciale

Danseuse et chorégraphe, « l'une et l'autre se disputent souvent, je ne veux pas toujours faire ce que je me demande, mais je finis par céder ». Marie Chouinard occupe un espace bien particulier dans le paysage de la nouvelle danse montréalaise. En fait, il y avait un trou dans l'image depuis quatre ans, puisqu'elle se promenait en Europe et en Asie. Son dernier spectacle ici remonte à 1982: *Marie Chien Noir*, 4 semaines à la galerie Véhicule Art. Depuis, elle a beaucoup dansé et créé, mais ailleurs. Le printemps la ramène toute « crue » (c'est le titre du spectacle) à l'espace Go, géré par le Théâtre expérimental des femmes, rue Clark, pour 10 jours. Particulier, parce qu'elle danse seule en scène, qu'elle parle et dessine tout autant, qu'elle ne s'est jamais soucie de trame narrative, qu'elle ne mâche rien au spectateur mais réussit le plus souvent à imposer des univers « des atmosphères, des énergies », étranges, qui parlent aux sens, qui troublent en profondeur. Elle est fantasque; contradictoire: posée, raisonnable, banale.

« Le remplis des trous. Comme si je cherchais à faire un cadeau, et que je trouvais pas ce que je cherche en magasin. Il me faut le faire moi-même. Je n'ai vu ça

nulle part, et pourtant, « ça » pourrait exister, je le mène à l'existence. Je fais de la peinture aussi chez moi: ce qui est plus confortable, parce que j'y travaille seule, sans public, et que ça ne sert à rien de s'emporter contre le rouge et le noir, qui sont extérieurs à soi et d'une évidence toute matérielle. Quand j'invente un spectacle, c'est moi l'instrument, inévitablement, je me remets en question à chaque fois. C'est émotivement plus difficile. En même temps, j'y tiens, parce que la transformation, le devenir est quelque chose qui me tient à cœur. Je suis différente après avoir dansé sur scène. »

**Je choisis.**

Son curriculum vitae est impressionnant par la quantité de stages, de cours suivis un peu partout, de toutes natures. « À Berlin, j'ai suivi des cours de voix avec une dame qui se passionnait pour le travail de la langue. Pendant des mois, la langue, et le souffle. Et cela a subitement modifié ma danse. A chaque fois, après avoir créé une nouvelle pièce, je crois n'avoir plus rien à dire. C'est banal ce que je dis là, tous les créateurs réagissent de la même façon. En fait, ce n'est que depuis deux ans à peu près que je me dis, oui, c'est ce que j'ai à faire de mieux, que c'est ma vie pour encore un bon bout de temps. Les trois pièces qui composent le programme de *Crue*, *Drive in the Dragon*, *Table of content* et *Earthquake in the Heartchakra* sont mes plus récentes. Je sais qu'à un moment donné je vais laisser tomber la plus ancienne, *Table of content*, parce que j'aurais épuisé le bonheur de la faire, même si j'en suis encore formellement satisfaite. C'est arrivé avec *Marie Chien Noir*. Après 80 fois, je faisais un job, j'ai arrêté. Il y a

une inadéquation, soudainement entre les désires et la forme fixée. C'est le signe qu'une autre s'en vient. Alors je commence à ramasser du matériel, toutes sortes de gestes, des actions, des phrases, des textes, des objets. C'est un processus intuitif. A un moment donné, je choisis. Il y en a partout dans l'atelier. Je fais un tri, je sens comment les choses se répondent. De la collision des éléments n'ait un sens nouveau. Par exemple, dans *Dragon*, je tourne sur moi-même la bouche ouverte, puis je dis « on dégueule comme on peut ». J'avais retenu les deux éléments et leur juxtaposition crée un sens nouveau. Je choisis par amour. Je n'en fais pas une analyse sémiologique. Mais je prends beaucoup de plaisir à me faire dire que mes symboles sont cohérents, je me sens branchée sur l'inconscient collectif. Je préfère me sentir branchée ainsi que d'y arriver par l'extérieur. Dans *Marie Chien Noir*, je portais une tête de chien noir et j'écrasais de petites monticules de terre plantées de drageons. On m'a dit qu'Anubis, le dieu égyptien de la mort et du chaos, était représenté par un chien noir. Je ne le savais pas. »

« J'ai fait beaucoup de choses innocemment, sans en percevoir le côté provocateur. J'ai été la première surprise de la réaction des spectateurs. Par contre, j'en ai fait aussi dont je me doutais qu'elles pouvaient choquer. Le public oublie peut-être à quel point le premier combat est à l'intérieur de la personne sur scène, et non dirigé contre lui. Il faut briser sa censure à soi, et je l'ai fait quand l'image me semblait la plus directe, la plus simple, je dirais, celle qui rendait sans distorsion l'intention que j'avais. »



photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

**Marie Chouinard**

La carrière va bien, pour Marie Chouinard, même si elle ne l'a pas planifiée. « Je ne savais pas que j'allais devenir danseuse. Je voulais devenir comédienne, jouer au cinéma. J'ai passé des auditions au Conservatoire d'art dramatique et à l'École nationale de théâtre, naïvement, sans les avoir vraiment préparées. J'ai trouvé bien déloyale la compétition que me faisaient celles qui suivaient des cours privés depuis des mois! Je me suis vite résignée, j'avais quand même commencé à prendre des cours de danse, sachant que c'était mon point faible: je tenais de mon père, j'étais complètement off-beat. Mais j'ai appris très rapidement (je me suis mise à tenir de ma mère). Mon professeur, Tom Scott, croyait qu'on pouvait apprendre la ballet clas-

sique même si on n'était plus une enfant. J'avais 17 ans, j'ai travaillé intensivement pendant 6 ans. C'était une situation d'apprentissage exceptionnelle. La rupture a été brutale: j'ai refusé de faire le spectacle qu'il voulait monter avec les élèves. J'avais commencé à avoir des idées sur la danse, et son projet artistique était à l'opposé du mien. Il m'a mise à la porte, j'ai beaucoup pleuré et me suis retrouvée seule dans un petit studio. Je voulais faire ma classe, mes grands plis, et ça devenait constamment autre chose. Dena Davida organisait à ce moment-là la série Qui Danse? Elle m'a proposé de me faire passer une audition, je me suis sentie obligée d'accepter, donc, de proposer une pièce, je mourais de trac, elle a été retenue, et j'en ai eu des échos très

favorables. Ça c'est donc enchaîné comme ça depuis 1979. On m'invite un peu partout. Je fais tout encore moi-même, mais j'aurais bientôt besoin d'aide. »

Je n'ai pas lutté pour devenir danseuse, même si j'ai travaillé. Mais peut-être le présent contient-il l'avenir. Une fois, il y a deux ans, j'étais en amour pardessus la tête, la maison était trop petite pour me contenir, j'ai téléphoné à Bali, comme ça, au beau milieu de la nuit. J'ai entendu des voix de là-bas, j'avais l'air du bout du monde dans le récepteur. Selon moi, c'était absolument impossible que je m'y rende dans les années qui suivraient. Et pourtant, j'y suis allée l'an dernier... La planète est ronde, il n'y a aucune raison pour n'en connaître qu'un hémisphère!

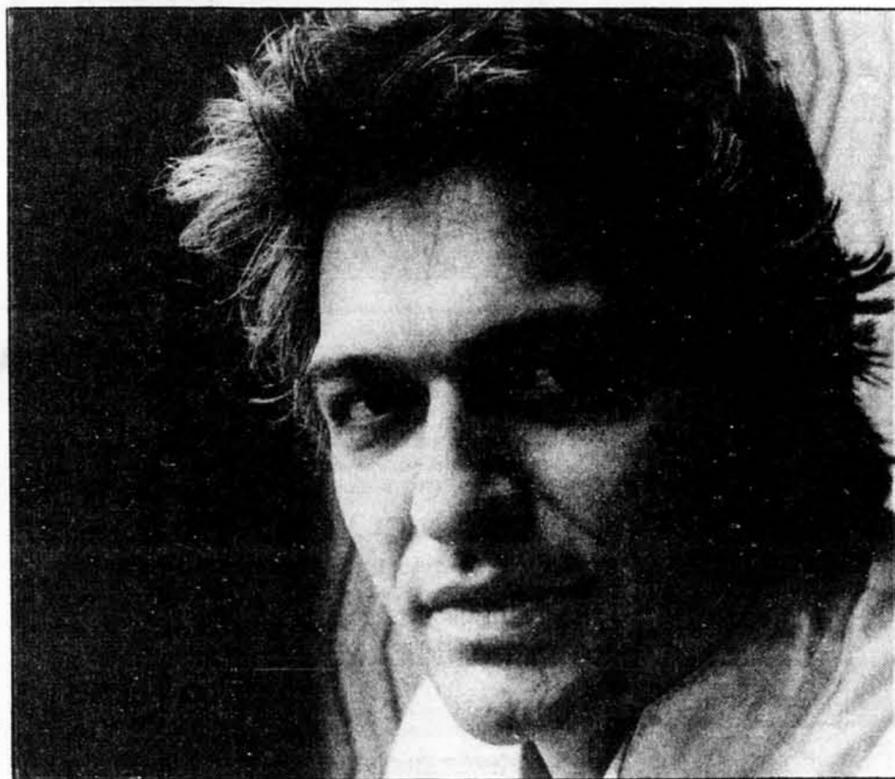


photo Michel Gravel, LA PRESSE

JEAN-PIERRE BUCOLO

Future vedette dans l'ombre des vedettes

Derrière les vedettes, les têtes d'affiche, il y a souvent des artistes tout aussi talentueux, compositeurs et accompagnateurs, qui sont méconnus du grand public. Ainsi en est-il pour le guitariste et compositeur Jean-Pierre Bucolo.



**DENIS LAVOIE**

Accompagnateur de Francis Cabrel comme de Renaud, il signe les musiques de quelques unes des chansons de ces vedettes françaises. Ainsi est-ce lui qui a composé la musique de *Miss Maggie*.

À la veille de mener sa propre carrière, après avoir été le guitariste attiré de Gérard Lenorman, Cabrel et Renaud, c'est à Montréal, dans le cadre du spectacle de Francis Cabrel, que Bucolo a chanté pour la première fois en public la première chanson du répertoire qu'il veut se bâtir, *Mourir pour elle*.

« Quand l'as été habitué d'être cinq mètres derrière le chanteur, à un moment tu voudrais pousser le mec qui est devant toi », de dire Bucolo. Ferme ment décidé à franchir une nouvelle étape dans sa carrière, pour devenir chanteur, Bucolo a failli ne pas venir au Québec, car il voulait lâcher Cabrel. Mais il a choisi de l'accompagner dans

une dernière tournée. Et avant de le perdre, Cabrel a voulu lui céder sa place sur scène, le temps d'une chanson.

D'autres devront suivre. Jean-Pierre Bucolo doit en effet se consacrer à la composition d'un microsillon qui devrait sortir à l'automne. Ce sera son deuxième, le premier paru il y a trois ans s'étant surtout mérité un « succès d'estime ». Rock et balades seront au menu.

**Carrière**

En devenant musicien, Bucolo, a rompu avec une longue tradition familiale. On est luthier de père en fils dans sa famille. Mais c'est un métier qui se perd. « Y avait tellement de guitares chez nous » dit-il, que la guitare s'est vite imposée comme l'instrument dont il allait jouer, plutôt que d'en fabriquer.

Son apprentissage fut similaire à celui de la plupart des musiciens. Des rencontres ont contribué à l'évolution du guitariste. Il y a d'abord eu Jean-Michel Jarre, à l'époque simplement parolier, qui a proposé à Bucolo d'accompagner le chanteur Christophe.

« Puis, de fil en aiguille je me suis retrouvé avec Gérard Lenorman. Ensuite j'ai connu une période de travail en studio. Mais là je me sentais devenir un fonctionnaire de luxe » raconte-t-il.

« Je faisais des chansons, mais timide je les gardais pour moi. J'avais encore beaucoup à apprendre ». Survient alors sa rencontre avec Francis Cabrel, lors d'une croisière. Il l'invite à faire

une tournée à l'île Maurice. Bucolo lui fait entendre ses chansons. « Et c'est le premier qui m'a incité à faire mon truc » rappelle-t-il. Pas étonnant donc, que Cabrel lui offre son public pour faire ses débuts comme chanteur.

Autre rencontre importante, celle de Renaud, il y a trois ans. « C'était à un moment où Cabrel ne faisait rien. Alain Souchon et Renaud voulaient que je les accompagne. J'ai choisi d'aller avec Renaud, pour une tournée d'un mois ».

« C'est fort ce qu'il raconte dans ses chansons, mais Renaud n'est pas un musicien comme l'est Cabrel » dit encore Bucolo. Et c'est finalement lors d'une partie de pêche, un sport qu'aime bien Renaud, que ce dernier a demandé à Bucolo de lui proposer des musiques pour les chansons qu'il avait écrites pour l'album *Mistral gagnant*.

Un titre a attiré le musicien, *Miss Maggie fucking blues*. Écourtée et adoucie dans son titre, cette chanson allait grandement contribuer à faire connaître son compositeur, Jean-Pierre Bucolo. Ce succès arrive à point nommé pour l'artiste qui veut voler de ses propres ailes après avoir été dans l'ombre de vedettes aux styles bien différents.

À 31 ans, cheveux grisonnants et sang italien dans les veines (sa famille est de vieille souche en Sicile), Jean-Pierre Bucolo veut aujourd'hui tirer lui-même profit de son expérience et de son talent. Il devient chanteur.

**RESTAURANTS**

**Medina**  
Specialités marocaines authentiques  
Couscous • Tajines • Pastilla • Michoui  
« Meilleur restaurant » Gault et Millou  
3464, rue Saint-Denis  
ouvert tous les jours de 11h30 à 24h  
282-0359

**Le Marcelin**  
Menu du Gourmet (durant 15 jours)  
Surf'n Turf 12,95\$  
Steak au poivre 12,95\$  
Filet de sole meunière 7,95\$  
Brochette de poulet 9,95\$  
Incluant soupe ou salade  
Res.: 337-3704  
1650, boul. Henri-Bourassa Ouest (près boul. de l'Acadie) Ferme le dimanche sauf à l'Égout

Ambiance typique du Portugal  
**L'ALGARVE-SOL**  
Musique 6 soirs par semaine  
Nouvelle table d'hôte à partir de 8,95\$  
3956, boul. Saint-Laurent  
Tél.: 843-4729

« Pour ceux qui s'y connaissent »  
**RESTAURANT ANTICO MAXINI**  
Mets italiens et fruits de mer de choix.  
Table d'hôte tous les jours.  
Samedi, menu familial.  
Ouvert de 11h30 à 15h30  
Salle de réception pour 130 personnes.  
6450, av. Somerset, N.-D.-G. (coin boul. Cavendish) 489-6804

**ROTISSERIE ORIENTALE**  
Fruits de mer et grillades à la chinoise  
NOUVEAU BUFFET B.B.Q. CHINOIS A VOLONTÉ MIDI ET SOIR  
1614, rue Lincoln (coin rue Guy)  
Res.: 935-1221  
Stationnement gratuit

**Janni**  
De retour pour les soupers dansants de mercredi au dimanche  
**JOSE MARIA** (chanteur organiste)  
SPECIALS POUR LE MOIS D'AVRIL  
• Fettucini aux crevettes 7,95\$  
• Crevettes à l'ail 9,95\$  
• Scaloppini Gran Duca 9,95\$  
• Brochette de filet mignon 10,95\$  
• 12 langoustines du chef 12,95\$  
Diner d'affaires  
Nous offrons une table d'hôte du dimanche au vendredi seulement  
Salles de réception  
Reservations: 521-0194-527-8313  
3132, Sherbrooke est

5332, chemin Queen Mary 488-4757  
**VIEUX KITZBÜHEL**  
Cuisine autrichienne à son meilleur dans un décor typique  
Le restaurant est maintenant ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 23 h  
SUPERBE BRUNCH LE DIMANCHE  
Visitez aussi le Vieux Kitzbühel au 505, boul. Perrot, Ile-Perrot 463-5521. Ouvert 7 jours sur 7.

**Au Bourassa**  
SUPER-SPECIAL 20e ANNIVERSAIRE REPAS COMPLET  
ENTRÉE: ESCARGOTS BOURGUIGNONNE, SOUPE AL OIGNON GRATINÉE, BISQUE DE HOMARD OU FÂTÉ DE FOIE MAISON  
ENTREMETS: SALADE DU CHEF  
SUGGESTIONS: SOLE DE DOUVRES (façon spéciale), CAILLES FORESTIÈRES, TOURNEDOS CHASSEUR, ASSIETTE DU CAPITAINE  
DESSERT: LAIT AU CHOCOLAT, AFFÊTE THE CHOCOLAT  
INCLUANT CAFÉ ESPAGNOL AVEC REPAS  
6150, boul. Henri-Bourassa est, Montreal-Nord  
322-6760 ou 325-0718  
Stationnement facile et gratuit

**L'Ancre d'Or**  
BRUNCH DU DIMANCHE de 11 h à 14 h 30 \$11,95  
SPECIAL DE LA SEMAINE  
**TERRE ET MER**  
Steak de surlonge avec homard frais entier incluant salade \$14,95  
Spécial pour dîners d'affaires  
71, rue de la Commune Ouest (à l'ouest de la rue McGill)  
Reservations: 875-5162 Stationnement gratuit

**HANCHON**  
LA MAISON DE L'ORIENT  
10236 LAJEUNESSE angle FLEURY, Montréal  
Pour les connaisseurs en cuisine orientale  
BAR SALON BOISSONS TROPICALES RÉCEPTIONS CHOIX DE VINS  
RÉSERVATIONS 388-9291

**Le Marignan**  
Festival des moules françaises  
Les meilleures moules en ville  
Moules marinières 7,95\$  
Moules sétoises 8,95\$  
Moules poulettes 8,95\$  
Le repas inclut la crème de légumes, l'entrée froide, le dessert, du thé ou du café.  
2067, rue Stanley  
Res.: 288-3434  
Stationnement de 3 heures gratuit à la Maison Aïcha (en face)